

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 3

Artikel: Concerts d'orgue [à suivre]
Autor: Humbert, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Que faire à présent,
Séparée de toi ?
Tout m'importe, hélas !
Infortune, que deviendrai-je ?

Nos bois étaient si agréables
Avant ton départ !
Qu'ils sont tristes aujourd'hui !
Ils sont tristes comme mon cœur.
Que faire à présent,
Séparée de toi ?
Tout m'importe, hélas !
Infortune, que deviendrai-je ?

* * *

Plus nous allons vers le nord et plus le prestige de la femme se trouve amoindri.

L'Annamite se montre déjà assez réservé sur le terrain de la poésie galante, mais le Chinois rougirait absolument de débiter des pantouns à l'adresse de jeunes femmes aimables. Ces peuples se font de la supériorité du sexe fort une idée telle qu'il leur paraît inadmissible d'accorder pareille faveur au sexe charmant. Dès lors pourquoi glorifier un objet qu'au fond on range parmi les choses de simple utilité ? Cela ne serait pas logique de la part des Chinois qui admirent et pratiquent de nos jours encore le Code de la lettrée Pan-Aoï-Pan, autoresse d'un grand nombre de lois concernant la femme, et qui vivait du temps de l'empereur Ho-Ti (de 89-106 après J.-C.).

Là où la femme devient plutôt la compagne de l'homme que sa domestique, chez les Malais, les Birmans, les Laotiens, nous voyons fleurir les paroles gracieuses, les chansons amoureuses. Il est inadmissible que le Pantoun soit chez les Javanais une simple affaire de tempérament ; il est certes l'expression spontanée d'un sentiment sincère et non factice, car il n'aurait pas cette force, cette grâce, cette richesse d'images, s'il n'était l'écho d'une vive et véritable passion.

GASTON KNOSP.

La Vie Musicale publiera dans son prochain numéro une étude de M. GEORGES BECKER : *Comment naissent les légendes.*

Concerts d'orgue

On n'entend pas sa voix profonde et solitaire
Se mêler, hors du temple, aux vains bruits de la terre.
Les vierges à ses sons n'enchaînent point leurs pas,
Et le profane écho ne les répète pas.
Mais il élève à Dieu, dans l'ombre de l'église,
Sa grande voix qui s'enfle et court comme une brise,
Et porte en saints élans, à la Divinité,
L'hymne de la nature et de l'humanité.

LAMARTINE.

Etrange destinée que celle de l'orgue ! Il est vieux... comme le monde, puisque le Chinois soufflant dans son *tcheng*, le berger d'Hellade dans sa *syringe* en connaissaient les premiers éléments. Les poètes l'ont magnifié, les savants l'ont scruté, les techniciens perfectionné. Les musiciens le révèrent, — la grande masse du public l'ignore ou, pis encore, le méprise.

Oui, les musiciens — du moins pour la plupart — respectent la majesté du roi des instruments. On n'entend plus guère depuis quelques années, dans nos cathédrales, ni même dans nos modestes églises de campagne où, heureusement, l'orgue refoule de plus en plus l'harmonium, on n'entend plus ces airs forains dont parle J.-K. Huysmans et qui « lâchés le dimanche, grimpaiient, avec des gambades de ouistitis, le long des piliers, sous les voûtes ». Nos organistes ont enfin su faire leur, la fière devise d'Horace : *Odi profanum vulgus* et, du haut de leur galerie, ils contemplent la nef trop souvent déserte d'un œil attristé sans doute, mais sans songer à la remplir par des concessions au vulgaire. Ils s'en vont leur chemin, marchant la tête haute, sûrs que s'ils ne descendant pas à la foule, la foule montera un jour vers eux. Ils se montrent ainsi les disciples fidèles d'un J.-S. Bach, d'un Félix Mendelssohn-Bartholdy, d'un César Franck, d'un Max Reger enfin.

Je sais bien que ici, là, ailleurs peut-être et chaque jour (pendant la saison des étrangers !) un *orage* gronde à l'orgue d'une de nos cathédrales. Je sais que, selon le mot d'une ironie charmante de M. Ch.-M. Widor, plus d'un organiste « accordéoniste » encore. Mais voyez : les pastorales d'antan, avec chalumeau champêtre et orage obligé, se masquent autant que possible, et leurs auteurs responsables semblent en éprouver parfois quelque « gène ». A Fribourg, c'est un *Poème alpestre* — ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille ! — de feu J. Vogt que l'organiste titulaire, M. Edouard Vogt, fils du précédent, fait entendre à la fin de chacune de ses auditions estivales journalières. Tant est grande la force de la tradition... artistique ! Cela n'empêche point du reste M. Ed. Vogt de faire à J.-S. Bach, G.-Fr. Händel, F. Mendelssohn, C. Franck, A. Guilmant, etc. la part qui leur revient dans des programmes qui ne sont point imprimés, mais que l'on nous dit fort riches.

L'excellent musicien qu'est M. Albert Harnisch, l'organiste aveugle de la Cathédrale de Lausanne, se croit obligé à une « concession ». Il joue, lui aussi, habituellement — il n'a du reste pas donné de concerts cet été — une *Fantaisie alpestre* bien peu digne de lui-même, du superbe instrument qu'il régit et du vaisseau incomparable qu'est notre cathédrale. Concession, dit M. Harnisch, mais à qui ou à quoi ? Certainement pas au public qui ne réclame plus ce genre de divertissement. A quelque autorité civile ou religieuse ? Mais je ne sache guère de conseil d'Etat ou d'Eglise qui s'ingère dans des questions d'esthétique pure. Ces choses-là ne leur réussissent généralement pas. Un peu de volonté énergique et fière suffirait à abolir l'inutile concession tout comme la fausse tradition.

Parlant des *Impressions alpestres* d'un autre organiste, un de mes amis les plus « intimes » écrivait, il y a exactement dix ans, dans la *Gazette de Lausanne* : « Ne nous laissons entraîner à trop d'indulgence ni par un titre aux évocations enchanteresses, ni par le charme tristanesque d'un chant de pâtre, ni même par les effets saisissants — mais *non* artistiques — d'un orage d'orgue ! Quand donc cesserons-nous de râver l'orgue au rang d'un instrument de parodie, et ne suffit-il pas de l'existence d'un J.-S. Bach pour purifier la littérature de l'instrument pur par excellence. » La musique « alpestre » n'a plus résonné depuis lors, croyons-nous, sur l'instrument en question. Passons donc, puisque, grâce au ferme vouloir, à l'inébranlable foi artistique de plus d'un organiste de chez nous, l'ère des orages... d'orgue semble près de finir en Suisse. Et tournons plutôt nos regards vers les hauteurs sereine de la vraie littérature d'orgue.

Si le répertoire d'un organiste est l'expression la plus sûre de son tempérament, de ses goûts, de ses aptitudes, la fréquentation de ses concerts (abstraction faite de l'élément étranger) est l'indice le plus certain de la musicalité d'une ville. A ce point de vue, l'étiage musical de nos petites comme de nos grandes villes est, hélas ! particulièrement bas.

Voici Vevey, par exemple, où, suivant les traces de M. Henri Plumhof, l'organiste actuel de St-Martin, M. Edouard Bopp, prépare pour septembre de chaque année une série de quatre concerts. Trois seulement ont pu être donnés cette fois ; le quatrième a dû être abandonné pour des raisons... financières ! Mais la qualité l'emporte ici sur la quantité, car je trouve au programme de ces trois auditions : une *Chaconne* de J. Pachelbel, le grand précurseur de J.-S. Bach, représenté lui-même par deux numéros dont malheureusement une transcription peu utile au regard de l'immense trésor d'œuvres originales du maître des maîtres. Le nom de César Franck que M. Bopp révère entre tous, paraît deux fois (*Grande pièce symphonique* ; *Fantaisie en ut majeur*), celui de Max Reger également, puis viennent L. Boëllmann, le musicien français mort si jeune et si riche de promesses, C. Saint-Saëns, Ch.-M. Widor et, enfin, Otto Barblan dont les œuvres sont de plus en plus goûtables par les organistes, ses collègues. M^{me} C. Delisle, cantatrice, M^{le} E. Bastard (qui chanta entre autres une cantate de H. Schütz

Je veux louer sans cesse et un lied peu connu de Friedemann Bach, le fils aîné de Jean-Sébastien, *Kein Hämlein wächst auf Erden*) et M. Hermann Schatz, violoniste, prêtaient leur concours à ces intéressants concerts.

Bach, Händel, Franck forment en ce moment, pour la plupart de nos organistes, une sorte de trinité sainte. Ils se rencontrent tous trois sur chacun des quatre programmes de M. Albert Quinche, au Temple du Bas, à **Neuchâtel** (4, 11, 18 et 25 septembre). La *II^{me} suite*, un peu capricante et pianistique (qu'on se rappelle le joli mot de *pianorgeln* imaginé par Hans de Bülow), de L. Boëllmann, une malheureuse — ou heureuse suivant le point de vue auquel on se place! — transcription de la marche religieuse de *Lohengrin* et deux pièces exquises de l'op. 5 de Otto Barblan, complétaient en ce qui concerne l'orgue des programmes établis avec beaucoup de goût. Les solistes furent M^{me} Hedwige Patry, soprano, M^{me} Charlotte Rychner-Fornaro, alto (M. Quinche, vous fûtes trop bon prince, en laissant passer dans votre programme certain *Livre de la vie* d'un amateurisme déconcertant!), M^{me} Jeanne Soutter que l'on entendait pour la seconde fois dans ces concerts et qui interpréta, entre autres, le *Pie Jesu* du « Requiem » de G. Fauré et un ancien *Wiegenlied der Hirten an der Krippe zu Beethlehem* au charme naïf et pénétrant, M^{me} Sexauer-Vonnez, un soprano encore, et M. Carl Petz, le bon violoniste neuchâtelois. M^{me} Sexauer qui semble fuir les chemins battus, ce dont on ne saurait trop la féliciter, chanta seule un air d'*Euridice* de Jacopo Peri (1561-1633, non pas 1560-1625, comme le prétend le programme) et, avec M^{me} Rychner-Fornaro, un *Duo* de Leonardo Leo, tandis que, ce même soir, M. Petz jouait, un peu trop couvert par l'orgue, la fameuse *Chaconne* de Vitali. Son interprétation lui valut, avec les suffrages de tous, les « applaudissements » de quelques-uns. Il a suffi de cet incident pour rouvrir le débat sur la question des applaudissements dans les temples. A ce sujet, M. Max-E. Porret, le critique qui signe dans la *Suisse libérale*, dit fort justement : « Ce qui est discutable est moins d'applaudir dans un temple que de savoir s'il n'y a pas des genres de musique qu'il ne convient pas d'applaudir... Genre de musique, et non pas caractère du lieu où elle est faite, voilà ce qui permet les applaudissements ou qui les rend inadmissibles. » Et comme un correspondant de la *Feuille d'Avis* a cru devoir inviter la « critique musicale » à s'improviser chefs de claques dans les cas douteux, M. M.-E. Porret lui répond de sa meilleure encre : « Voilà une charge supplémentaire à laquelle nous ne nous attendions pas; et pour ce qui me concerne, j'estime que c'est déjà assez de livrer son opinion le lendemain en pâture au tiers et au quart sans avoir encore à l'imposer le soir même du concert! »

Ne parlant ici que des institutions quasi officielles de concerts d'orgue — et, pour cette fois, seulement dans la Suisse romande, — il ne reste plus guère à considérer que les concerts donnés dans la Cathédrale de St-Pierre, à **Genève**, par M. Otto Barblan, organiste titulaire et professeur d'orgue au Conservatoire de musique. Aussi bien ces auditions surpassent-elles en importance et en valeur artistique toutes celles que nous avons mentionnées plus haut. Du 3 août au 30 septembre 1908, M. Otto Barblan a donné vingt-six concerts dont on comprendra que nous ne puissions faire qu'une sorte de compte-rendu statistique. L'intérêt documentaire en compensera, espérons-nous, l'inévitable sécheresse.

Donc, en ces concerts qui ont lieu trois fois par semaine, 107 numéros d'orgue ont trouvé place, de vingt-huit auteurs différents : J.-S. Bach (16 numéros), Otto Barblan (*id.*), César Franck (12 numéros), F. Mendelssohn-Bartholdy (9 numéros), R. Wagner (des adaptations !, 8 numéros), G. Merkel (6 numéros), puis une longue série de maîtres de tous temps et de tous pays que je cite au hasard de la plume et qui sont représentés par un, deux ou au plus trois numéros, les Joh. Brahms, Max Reger (op. 80. *V* et *X*), Rheinberger (sonate pastorale, op. 88), Buxtehude, Berlioz (*L'adieu des bergers* de l'« Enfance du Christ », transcrit par M. Guilmant!), Krebs — le fameux élève de J.-S. Bach qui disait à son sujet : « Je n'ai jamais pris qu'une écrevisse (*Krebs*) en mon ruisseau (*Bach*)! » —, A. Guilmant, Ch.-M. Widor, Th. Kirchner, G.-F. Händel, Ad. Thomas, G. Pierné (prélude en *sol* mineur), Saint-Saëns, Boëllmann, C. Piutti, Lemmens, Lachner, Gigout, Boëly, Hugo de Senger et Th. Salomé. Mais il y a plus : M. Otto Barblan mobilise, chaque fin d'été, toute une armée de solistes. Ils furent, cette année, une trentaine, sans compter les nombreux élèves qui font dans ces concerts leurs premières armes et malheureusement en gâtent parfois la belle ordonnance. Citerai-je des noms ? Voici des cantatrices : M^{me} Wiegand, M^{les} Ada Chambers, E. Harvas, Hadorn, Elisabeth Favre, Marthe Bauer, Hedwige Patry, Trachsel, Cécile Valnor, M^{mes} J. Blattner, Poulin-Wisard, M^{me} Anna Auvergne, etc. ; des violonistes : M^{me} Chautems-Dumont, M^{les} M. Breitmayer, Excoffey, Germaine Lecoultrre, Jeanne Bruel et Lucie Poingt, MM. Louis Rey (*Chaconne* de Vitali ;

une pièce op. 19. II du jeune compositeur A. Lermyte), Lederer, Maurice Darier, Gustave Koeckert (qui joua en plus de J.-S. Bach, Tartini et Corelli, ces vieux maîtres italiens pour lesquels il a une tendresse particulière et, du reste, fort justifiée), Frank Choisy (*adagio religioso* [?] du IV^{me} concerto de Vieuxtemps); des violoncellistes: MM. Joh. Hegar, E. Prenez, J.-A. Lang et A. Briquet; un corniste: M. Koch, etc. Et voici mieux encore: un « Petit Chœur » formé d'excellents éléments, chante de temps à autre dans ces concerts et c'est à J.-S. Bach, Astorga (*Stabat mater*), Schubert, Mendelssohn, Bruckner (*Ave Maria*), Saint-Saëns que son directeur, M. Barblan lui-même, emprunte le répertoire. Je vois même un *Crucifixus* (première audition) de M. Piantoni, un élève du maître, qui, comme on le sait, est non seulement professeur d'orgue, mais aussi de composition au Conservatoire. Un autre disciple, ancien élève des classes d'orgue, M. Bernard Nicolaj, occupe le banc de l'orgue pendant les exécutions du « Petit Chœur » qu'il accompagne avec beaucoup de tact et de souplesse, sans aucune défaillance, interprétant en outre, une fois, une *Fantaisie et fugue* de M. Daniel Fleuret (organiste à Lyon), une autre fois la *Fantaisie en ut majeur*, op. 16, de César Franck. De Franck aussi, un autre élève qui est maintenant un maître, M. W. Montillet, exécuta le *Choral en la mineur*...

Tant de richesses ne peuvent être perdues. Elles ne le sont pas, puisque M. Otto Barblan s'est formé un groupe d'auditeurs fidèles, groupe restreint, je veux bien, mais qui va grandissant d'année en année. Et comme un jour, je sortais de la Cathédrale de St-Pierre, oubliant ce qu'il y avait eu de trop ce soir-là — deux solistes, une ou deux œuvres disparates, misères inévitables de semblables organisations! — pour ne plus vibrer qu'au souvenir d'une *Toccata* du grand Jean-Sébastien qui « avait jailli dans le torrent des orgues », je repassais dans ma mémoire ces lignes admirables de *La Cathédrale* de J.-K. Huysmans: « ... il semblait qu'exaltée par ce chant magnifique, l'église lancée dans les airs en un jet éperdu, montât encore; l'écho s'y répercutait à travers les siècles de cet hymne de triomphe qui avait tant de fois retenti sous ses voûtes; pour une fois maintenant la musique était d'accord avec la nef, parlait la langue que la cathédrale avait depuis son enfance apprise. »

(A suivre.)

GEORGES HUMBERT.

La Musique en Suisse.

Suisse romande.

La question des programmes est à l'ordre du jour: on disserte sur le menu en attendant l'heure du banquet...

Au banquet de la vie infortuné convive.

Infortuné en effet celui que le sort obligerait à goûter à tous les services du festin musical vraiment pantagruélique de la saison prochaine! Pour l'instant, nous n'en sommes qu'aux hors-d'œuvre: à Genève, la « Société de Chant du Conservatoire » décerne deux seconds prix *ex-æquo* dans le concours préalable de poèmes organisé par elle en vue du concours musical. La séance fut charmante et la lecture de fragments de deux poèmes de M^{me} Cuchet-Albaret (*Au Chant des Cloches d'or*) et de M^{me} Pierre Maurice (*Démèter*) précédée et suivie de discours fort bien tournés de M. Dumur, président, de M. Jules Cougnard qui fit un spirituel rapport littéraire, de M. le Conseiller d'Etat Charbonnet, à M. Léopold Ketten, le directeur toujours jeune de la Société, de M. E. Jaques-Dalcroze enfin, sur sa partition de la *Veillée*. Une partie musicale suivie d'une aimable collation, tel fut le prélude des exercices d'hiver.

A Neuchâtel, à Fribourg ou ailleurs, à peine un concert encore; à Lausanne, quelques auditions clairsemées mais notables et dont il sera fait mention plus loin. Et puisqu'aussi bien le programme est la vraie actualité, ce qui revient à dire que le futur *est* le présent, voyons ce qu'on dit des programmes généraux élaborés ici et là par les Comités de concerts ou tout au moins sous leur responsabilité. Presque partout, il faut l'avouer, on dit qu'on ne dit rien. Mais à Lausanne, cette question n'est pas indifférente et, si l'on en croit M. Ed. Combe, elle commence à préoccuper le public. Que ne dit-il vrai, notre critique! Ce serait l'indice le plus sûr de l'éveil, dans les couches profondes du public, d'un sens esthétique affiné, de besoins artistiques réels ou, du moins, d'un intérêt vivant pour les manifestations de l'art musical. Je croirais volontiers, pour ma part, que ce bon public n'avait guère songé à la